

La lecture comme engagement

Marie-Claude Garneau

Numéro 329, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

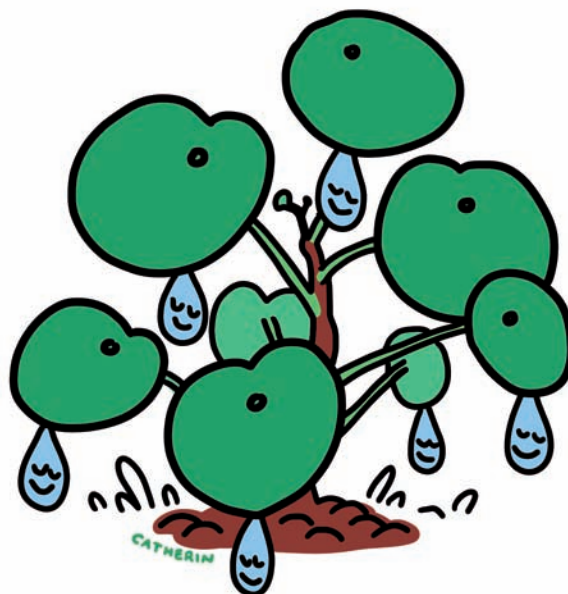
0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garneau, M.-C. (2021). Compte rendu de [La lecture comme engagement].
Liberté, (329), 79–80.



La lecture comme engagement

Marie-Claude Garneau

Ma fille disparaît
Ma mère disparaît
Ma terre disparaît

— Rébecca Déraspe, *Ceux qui se sont évaporés*

Le 7 mars dernier, j'étais au Théâtre d'aujourd'hui, assistant à *Ceux qui se sont évaporés*, la plus récente pièce de Rébecca Déraspe, dans laquelle une jeune femme, Emma, disparaît sans laisser de traces. Cinq jours plus tard, les représentations de la pièce étaient brusquement interrompues, pour les raisons que nous connaissons toutes et tous. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que c'était là un drôle de hasard ; que la dernière pièce à laquelle j'avais assisté parlait de ça, de la disparition d'individus, du jour au lendemain. Confinée chez moi comme tout le monde, je me faisais la réflexion que nous venions subitement de *disparaître collectivement*.

L'abrupte interruption des spectacles, des concerts et de toute activité culturelle pour cause de pandémie a fait surgir une série de discours autour de la réinvention des arts – et particulièrement des arts vivants comme le théâtre. Les artistes devraient dès lors se tourner vers les plateformes virtuelles, les espaces numériques, pour continuer de créer. Mais tout autant que ces suggestions demeuraient vagues et floues (diffuser des spectacles en ligne ? Enregistrer des monologues *live* ?), elles semblaient surtout laisser de côté les artistes de théâtre. Comment se « réinventer » sans la présence du public, sans qui l'art théâtral devient pratiquement inopérant ? Comment faire, dans le confinement et la distanciation physique, pour garder ce vivant *présent*, cette relation spectateur-trice-scène ?

Ceux qui se sont évaporés

Texte de Rébecca Déraspe

Mise en scène de Sylvain

Bélangier

Au Centre du Théâtre

d'aujourd'hui du 3 au 12

mars 2020

Rébecca Déraspe

Ceux qui se sont évaporés

Leméac, 2020, 152 p.

Je me suis dit que c'était impossible pour le moment. Que cette si nécessaire rencontre allait devoir attendre. Je me suis aussi dit, cependant, que ce moment d'attente était peut-être l'occasion de retrouver le théâtre là où il logeait, encore intact, et où on avait parfois tendance à l'oublier.

À « La Nef », la collection de théâtre féministe que je codirige avec Marie-Ève Milot et Marie-Claude St-Laurent aux Éditions du remue-ménage, nous faisons le pari que la lecture de pièces de théâtre peut certainement combler, du moins en partie, cet espace d'imaginaire que la covid-19 nous a dérobé. Qu'une forme de rencontre reste possible, par la lecture des textes. C'est envers l'acte de lecture que nous choisissons de nous engager, à La Nef, en mettant en lumière le travail d'écriture d'autrices et en misant sur la parole qu'il fait éclore. C'est vers ce désir, cette pulsion de lecture que je me suis tournée, quand j'entendais la ministre de la Culture et des Communications vanter les mérites du potentiel virage numérique du milieu théâtral. En guise de réponse, je me suis procuré *Ceux qui se sont évaporés* à ma librairie préférée. Pour rencontrer au plus près cette écriture où surgit une parole, une poésie et une réflexion critique.

Lire du théâtre, c'est donc s'adonner à une forme de rencontre. Ce genre littéraire et la qualité de lecture qu'il demande remettent en perspective, à mon sens, bon nombre de nos a priori, à commencer par ceux que nous entretenons face au théâtre. La singularité et la force du texte de théâtre reposent sur les nombreuses fonctions de l'œuvre dramatique. Le texte existe d'abord en lui-même. Il raconte une fable, fait surgir des voix et des personnages, détaille des conflits. Il me donne à voir un monde que je fais mien,

dans l'intimité de ma lecture. Mais, regorgeant déjà du plein potentiel de cette lecture, le texte dramatique active *en même temps* la projection de ce qu'il pourrait devenir sur scène. Cette écriture aussi spécifique que multiple donne à voir et fait entendre simultanément. Il s'opère une sorte de basculement constant, dans la lecture de théâtre; l'énonciation qui habite l'écriture fait bouger les temps, les lieux, mais aussi les idées. Je plonge dans le texte dramatique avec l'intime conviction que ce basculement ouvre un espace de réflexion critique, qui, par la parole en son centre, noue et dénoue les situations, soulève les désirs et les ambitions, manie les troubles et les possibilités.

En relisant la pièce de Déraspe, je retrouvais l'énonciation toute singulière au cœur de son écriture dramatique.

En relisant la pièce de Déraspe, je retrouvais l'énonciation toute singulière au cœur de son écriture dramatique. L'autrice sait jouer avec ce basculement, en faisant interagir discours social et discours des personnages. Alors que le premier s'occupe de la mise en visibilité du récit, revenant sur la vie d'Emma, la liant aux attentes sociales envers les femmes, les seconds, eux, dans la concrétude de leurs dialogues et de leurs actions, tentent de contrer l'inéluctabilité de sa disparition. Malgré tout, Emma finira par dire : « Je vais devenir un souvenir / Quelqu'un qu'on aurait pu connaître / Le fantôme qu'on aurait peut-être aimé / J'ai essayé de rester / Mais je suis pas capable. »

Ce n'est pas pour rien que je me tourne presque toujours vers des pièces écrites par des femmes, voire vers des écritures à caractère féministe. Les autrices semblent guidées par une nécessité d'affirmer leur place dans le monde, d'exprimer leurs combats, de nommer leurs réussites, mais aussi leurs échecs. C'est ce qui forge et imprègne leur écriture. Très souvent, je me retrouve face à une parole qui circule avec souplesse entre les personnages, où les dialogues donnent naissance à une rhétorique à la fois poétique et politique, qui ambitionne de révéler nos failles sociales. Les coups de poing argumentatifs donnés par les personnages de Catherine Léger, par exemple, ou la quête de soi et la valeur de l'amitié chez Nathalie Doummar, les enjeux sociaux qui traversent la langue dans l'écriture d'Eugénie Beaudry, les digressions spatio-temporelles comme mécanique réflexive chez Sarah Berthiaume, ou encore la reconstruction de la mémoire chez Anna Beaupré Moulounda; telles sont des écritures dramatiques qui me disent le monde

dans lequel j'habite, actuellement. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles la dramaturgie de ces autrices (et il y en a bien d'autres!) me *parle* autant; parce que leurs écritures, en naviguant si habilement dans le basculement, font entendre et donnent à voir les luttes que mènent les femmes.

L'écriture prend appui sur le réel – tout intime puisse-t-il paraître, à entendre les détracteurs de l'écriture des femmes. Et ce réel a rattrapé le milieu du théâtre, au cours de l'été 2020. « Si elle n'avait pas crié, rien de tout ça ne se serait passé », disait la protagoniste de *La nuit du 4 au 5*, de Rachel Graton. Les femmes se sont remises à crier. Les espaces virtuels, dans cet appel des gouvernements à nous « réinventer », ne sont pas tout à fait devenus ce qu'on attendait d'eux. Les femmes de la communauté théâtrale se sont plutôt réunies dans des groupes privés sur les médias sociaux, non pour créer de nouveaux projets, mais bien pour témoigner, partager des expériences de harcèlement et d'agressions, et tenter de faire éclater la culture du viol, la misogynie et le sexisme qui circulent dans les milieux artistiques. La reprise des activités théâtrales coïncide maintenant avec la circulation de ces dénonciations. J'entends au loin l'écho de la voix de Sophie, dans *La meute*, de Catherine-Anne Toupin, parlant de ses collègues dans le domaine des jeux vidéo : « Le pire dans tout ça, c'est que tous ces gars-là avec qui je travaillais, je pensais que c'était mes amis, t'sé? J'avais confiance en eux. » Son expérience résonne bien fort maintenant, car Sophie nous rappelle la mise en danger à laquelle les femmes du milieu théâtral s'exposent. « Tant que les gars vont nous regarder pour voir si on est passables, mettables... Tant que nous autres on va accepter de jouer ce petit jeu-là [...] Y'a rien qui va changer. » Que faire quand cet extrait du monologue de La Fille, signé Odette Gagnon, dans *La nef des sorcières*, est toujours d'une cruelle actualité, presque quarante-cinq ans plus tard?

Si certaines, dont je fais partie, ne trouvent pas le degré de sécurité souhaité dans les groupes de discussion virtuels, il y aura toujours l'écriture – et donc la lecture – pour tenter d'accéder à une forme de réparation. Il y a quelque chose de rassurant à relire *Table rase*, du Collectif Chiennes, quand le personnage de Catherine s'exclame : « eille esti de *douche*, c'est à cause des colons comme toi qui pensent rien qu'à leur liberté individuelle que le monde va mal! » Cette rencontre avec la fiction n'est-elle pas une partie de la solution? Ne nous donne-t-elle pas les clés possibles pour parler, nommer et enfin, peut-être, répondre autrement? Je souhaite « que la patience s'épuise », comme le concluait Pol Pelletier, toujours dans *La nef des sorcières*. Que nous nous rejoignons à l'extérieur des espaces virtuels, formions des clubs de lecture de pièces, les lisions à voix haute pour le simple plaisir de les entendre. Que nous nous laissions porter par les questionnements que les textes dramatiques suscitent et fassions basculer, un peu plus chaque jour, « ce petit jeu-là ». 